

avec lui. Il était évident qu'elle aimait à s'occuper de ce jeune homme, à dissiper, par la douceur de ses regards et l'attrait de ses saillies, la teinte mélancolique dont il avait l'esprit naturellement empreint.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : dans ces deux jeunes cœurs il ne se manifestait d'autre penchant qu'une amitié instinctive, une affection d'habitude, créée et fortifiée par dix ans d'une existence de famille. Blanche de Flavigny était restée orpheline dès l'enfance ; elle avait été recueillie chez son oncle, devenu son tuteur. Là elle avait grandi, alerte et rieuse, à côté de Raoul pensif et sérieux. Nés presque le même jour, la similitude de leur âge jointe à la diversité de leur caractère avait produit en eux cette sympathie vivace et charmante qu'un frère et une sœur doivent d'ordinaire aux affinités mystérieuses du sang. Il n'y avait pas autre chose au fond de leurs âmes. Du moins, si dans le cœur de l'un ou de l'autre quelque sentiment plus robuste, plus passionné, se trouvait en germe, ni Blanche ni Raoul ne s'en doutait, et sans un indice n'était encore venu troubler l'innocence de leur gracieuse intimité.

C'était vraiment un très-joli garçon que ce Raoul de Flavigny. élancé, mince et frêle, avec de grands yeux d'un bleu velouté, de beaux cheveux blonds qui ondulaient naturellement et une physionomie dont la douceur songeuse, un peu sauvage même, intéressait le regard et s'imposait au souvenir. Il suffisait de le voir une fois pour que l'esprit gardât l'empreinte de sa pâleur expressive, de ses traits délicats. Evidemment il ressemblait à sa mère, la comtesse de Flavigny.

La comtesse était belle encore à trente-six ans révolus. Le temps avait épargné en elle presque toutes les perfections de la jeunesse, les grâces du visage, les fines proportions de la taille. La fraîcheur et l'éclat avaient naturellement disparu de sa personne, mais elle avait conservé l'élégance des lignes, la pureté des contours, qu'une blancheur mate accusait délicieusement. Une particularité frappait en elle, c'était une certaine attitude penchée, languissante, qu'elle prenait souvent à son insu, et qui communiquait à sa beauté je ne sais quoi de triste et de touchant : alors son regard devenait vague et songeur, ses lèvres se faisaient immobiles et sérieuses ; une ombre glissait lentement sur son front comme un nuage sur le soleil d'automne incliné vers l'horizon. A quoi pensait-elle ainsi ? Se souvenait-elle parfois de la fatalité qui, vingt ans auparavant, avait cruellement atteint sa jeunesse ? Son âme, noble et fière, n'avait-elle pu trouver encore l'oubli de ce sombre drame dont elle avait été la victime ? Quoi qu'il en soit, il suffisait qu'elle entendît la voix affectueuse du comte de Flavigny, qu'elle rencontrât le regard inquiet de Raoul ou le sourire enchanté de Blanche pour qu'aussitôt sa rêverie se dissipât et qu'elle se romît soudain en présence de la réalité. Or, la réalité, c'était pour elle la constante sollicitude de ces trois êtres qu'elle chérissait et dont elle était adorée.

Le comte, lui, avait sensiblement vieilli. Ses cheveux grisonnaient, des rides creusaient ses tempes, un embonpoint prononcé, avait alourdi son corps. Ce n'était plus le svelte cavalier d'autrefois, mais c'était toujours le bon et loyal gentilhomme qui avait ployé le genou devant mademoiselle de Morsanges et l'avait suppliée de l'accepter pour époux. Il était impossible d'avoir une physionomie plus ouverte et plus franche des yeux plus clairs et plus animés des reflets d'une belle âme. Quand ces yeux-là envisageaient la comtesse, il semblait que tout le cœur de M. de Flavigny se fondit en une flamme de tendresse dont s'illuminait électriquement son regard. Pour se vouer tout entier à elle, l'excellent homme avait donné sa démission d'officier de marine quelque temps après la mort du baron de Morsanges, qui n'avait vécu que peu d'années à la suite des terribles événements dont l'existence paisible et studieuse du vieillard avait été si violemment troublée. Le comte de Flavigny s'était toujours montré envers sa femme le plus chevaleresque et le meilleur des époux. Jamais il n'avait hasardé la plus légère allusion à la catastrophe du lac de Grand-Lieu. Il eût donné son sang pour que la comtesse eût pu oublier cette heure néfaste et navrante du passé. Mais, hélas ! il

doutait parfois que l'Après souvenir eût perdu en elle son douloureux ressentiment.

Vers la fin du dîner, un domestique vint annoncer à la marquise qu'on n'attendait plus que sa présence pour commencer les joutes et les luttes sur le préau.

—C'est bien, se hâta de répondre dédaigneusement le marquis. Cela n'est pas pressé.

—Il ne faut point retarder les plaisirs du peuple, répartit madame d'Aprémont d'un ton sentencieux, en lançant à son fils un regard sévère.

Puis, s'adressant au valet, elle reprit :

—Un messenger est venu sans doute me prévenir ?

—Oui, madame la marquise. Il est là, dans la cour d'honneur.

—Qui est-ce ?

—Bénédict, le pâtre de votre ferme de la Bénardière.

—Faites-le entrer. Je lui répondrai moi-même.

—Que d'égards pour un manant ! murmura le marquis en haussant les épaules.

—Ne méprisons jamais les humbles ! répartit Blanche dont le beau sourcil noir se plissa imperceptiblement.

Le domestique venait de sortir. Il reparut, suivi d'un grand jeune homme d'une beauté si frappante, sous le costume poitevin, qu'elle causa parmi les convives un mouvement spontané de surprise et d'admiration.

III

A l'aspect de la brillante réunion, le pâtre rougit. Il s'arrêta intimidé, après avoir fait quelques pas dans l'immense salle. Mais son émotion se calma rapidement d'elle-même ; la teinte pourprée de ses joues disparut ; il reprit avec fermeté sa marche vers la table, guidé par le valet qui l'avait introduit. Tous les regards étaient fixés sur lui ; il les soutint avec modestie et dignité.

—Madame la marquise est attendue à la fête, dit-il d'un ton posé, en s'inclinant devant la châtelaine. Tout le pays est rassemblé dans le bois et compte sur la présence de madame la marquise qui, chaque année, daigne donner elle-même le signal des divertissements.

Ces paroles furent prononcées avec cet accent mâle et cependant harmonieux qui semble révéler une âme à la fois douce et virile. Il y avait tant de distinction naturelle dans l'attitude du jeune paysan et dans son langage qu'une expression d'intérêt et de curiosité se peignit sur le visage des nobles convives qui l'écoutaient.

Madame d'Aprémont devina sans doute ce sentiment général, que, d'ailleurs, elle éprouvait elle-même, car, après avoir répondu au pâtre qu'elle assisterait comme toujours à l'ouverture des fêtes d'Aprémont, elle le retint en l'interrogeant :

—Si je me souviens bien, lui demanda-t-elle, vous êtes chez les Cazeaux ?

—Oui, madame la marquise.

—Êtes-vous leur parent ?

—Je n'ai point de famille, madame, je n'ai que des bienfaiteurs. Les Cazeaux m'ont élevé par bonté d'âme, par charité.

—Oui, je me rappelle, on m'a déjà parlé de cela. A peine au monde, vous avez été abandonné sur le chemin. Les Cazeaux vous ont recueilli, et, comme ce sont de bonnes gens, ils se sont chargés de vous.

—Et je les aime, madame la marquise, autant que s'ils m'eussent donné le jour : plus encore peut-être, car ils ne me devaient rien, et ils ont fait pour moi tout ce qu'ils ont pu.

—Je ne pense pas qu'ils aient en lieu de s'en repentir. On dit même que c'est grâce à vous s'ils n'ont pas été complètement ruinés lors de l'incendie qui, l'an dernier, a détruit la plus grande partie de leurs récoltes. Vous avez fait preuve alors de beaucoup de courage et de présence d'esprit.

—Pour tout sauver, madame, j'aurais de grand cœur donné ma vie. Hélas ! ce désastre a pris à mes bienfaiteurs des ressources sur lesquelles ils comptaient pour faire honneur à Paris d'un engagement.